



HAL
open science

Sur le chemin des Marie de village

Monique Haicault

► **To cite this version:**

Monique Haicault. Sur le chemin des Marie de village. Cahiers du G.R.I.E.F., 1987, Générations de vierges. halshs-01532076

HAL Id: halshs-01532076

<https://shs.hal.science/halshs-01532076v1>

Submitted on 2 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sur le chemin des Marie de village ***A la rencontre d'une femme emblématique***

Monique Haicault, Sociologue, Université Toulouse Mirail

On ne les voit pas tant elles font partie du paysage. Elles se mêlent au graphisme des villages, aux arêtes des églises, aux courbures des porches, aux volumes colorés des champs, aux tâches vibrantes des frondaisons ; posées là, à la croisée des chemins empierrés. Elles se tiennent debout sur les socles carrés et bourrus des missions ; elles, ces petites dames de brique, de fer ou de céramique, modestes et solitaires, toujours tendues entre ciel et terre, entre virginité et maternité, offrande ou sacrifice, balancées du paganisme au christianisme.

Partie à leur rencontre en cet automne 1981, dans le sud-ouest rougeoyant des sorghos bien mûrs, pour saisir par l'image des bribes de leur signification emblématique, j'étais ainsi, du même pas, conduite vers celles et ceux pour qui Marie demeure une présence quotidienne. De cela, de cette actualité de Marie dans la vie des villages et plus singulièrement dans la vie des femmes, il ne pouvait en être rapporté le moindre contenu sans se donner du temps. Le temps déjà nécessaire à une compréhension plus intime, respectueuse, voire complice, des liens de cœur avec Marie par une démarche de terrain qui apporte toujours son lot de surprise et de plaisir et qui pourrait aussi bien s'arrêter là. Temps plus laborieux, celui requis pour transposer tous ces matériaux dans des catégories d'analyse, afin d'effectuer un montage avec toutes ces images : une temporalité correspondant véritablement à celle d'un travail qui ne peut donc plus se suffire de quelques heures dominicales de promenades glanées au fil des saisons. C'est pourquoi ce qui sera rapporté de l'actualité de Marie demeurera anecdotique, comme de brèves notes de voyage, invitant tout au plus à poursuivre et développer ce qu'elles pourraient avoir croisé avec d'autres propos de l'ouvrage.

Le point de départ du voyage est lié au thème général de travail d'une équipe pluridisciplinaire de recherche, créée dans les années chaudes et inventives du mouvement des femmes en France. Thème audacieux intitulé : Virginité et Politique.

Pointer à travers les représentations matérielles et idéelles de Marie, la construction d'un imaginaire non plus étroitement religieux mais plus largement social, tel était bien l'objectif de départ, tel a été le fil conducteur du travail sur les images et les sons.

Les contenus symboliques de l'image de Marie affectant la Maternité, la Féminité et l'Amour, débordent en quelque sorte l'espace du religieux pour s'étendre à la société civile. Les statues de Marie sur les places publiques en France témoignent de cette extension et de leur pouvoir de communication. Presque partout elles font face à une image du masculin : le petit guerrier

patriote de la Grande Guerre, guerre sacrificielle, mangeuse d'hommes des villages et des champs.

Les valeurs chrétiennes, plus précisément catholiques, contribuent à édifier un symbole de femme, Bonne-Epouse-Bonne Mère qui va devenir la figure centrale de la famille en pleine recomposition-restructuration tout au long du XIX^{ème} siècle. Elle fait intimement partie de l'iconographie de la doxa de sexe que je chercherai à mieux cerner, quelques années après cet essai filmique. La famille du salariat, de la division sociale des sexes et du travail domestique invisible est le modèle de la famille, constitutif de la société industrielle et de son développement. Le mouvement ouvrier comme la bourgeoisie, pour des raisons toutefois différentes, s'entendront à le défendre et à vouloir le généraliser. On comprend pourquoi sa remise en question par les féministes des années soixante dix trouvera si peu d'alliées, y compris auprès de la gauche française organisée et même auprès des femmes.

Sans être freinée par l'Etat, dont elle n'est d'ailleurs pas séparée au siècle dernier, l'Eglise a proposé aux femmes un modèle de femme-mère au moyen de dispositifs variés, ostensibles et marquants : statues, processions, rituels, cultes, pèlerinages et dogmes. La force de ce symbole tient à l'alliance indissoluble de la mère et de la femme. Identité de genre qui traverse beaucoup de sociétés au travers d'une grande variété de formes historiques qui s'enchaînent, tirent aussi de cette transhistoricité, légitimité et universalité. La pensée critique féministe, contrairement à ce qui lui est régulièrement reproché, ne refoulait pas la maternité ni la place singulière occupée par les femmes dans la reproduction biologique et sociale. Elle affirmait seulement, pour la première fois dans l'histoire du genre humain, qu'une femme peut ne pas être uniquement définie par la maternité : un être femme doit pouvoir être pensé distinctement d'un être mère. L'une peut aller sans l'autre. Et j'ajouterai aujourd'hui que l'homme peut aussi commencer à être pensé hors de la guerre et hors des seuls espaces du politique et de l'économique.

Le modèle a correspondu à une période où les femmes et la féminité ont été plus réduites et enfermées qu'à des époques précédentes de la société française. Une figure univoque, qui écarte la diversité mais plus encore l'ambivalence, richesse contenue dans les mythes, comme ceux de la grand-mère ou des déesses dites païennes, réduction qui renvoyait de surcroît sensualité, violence et révolte à l'hérésie, au diable. Car Marie se pense contre toutes les autres figures de femmes présentées alors, comme des repoussoirs. En témoignent les discours de Bernard de Clairvaux ou ceux du pape contemporain, insérés dans le montage du film, intitulé « Une femme exemplaire sur la place ».

L'image de cette femme docile, assignée socialement et divinement «au service à autrui», a fondé aux yeux de tous et légitimé la place et les rôles sociaux dont le sacré, le Verbe, le discours prendront le relais. Propos simple en apparence, à ce point inscrit dans le sens commun, que le dire paraît banalité et le dire avec des images paraît projet qui ne saurait se suffire de lui-même, sans

lui adjoindre des recherches annexes qui lui donneraient du sérieux, de la reconnaissance scientifique. Comme s'il fallait par exemple, que ces vierges là, différent de celles d'autres époques par leur forme, leurs attributs, les emplacements occupés, pour s'inscrire de plein droit dans une symbolique véritablement nouvelle.

Loin de se substituer aux autres, aux «vierges à l'enfant» du Moyen-Age, par exemple, qui marquaient les itinéraires, les parcours de circulation urbaine, les repères de lieux de cultes, les vierges de place publique, complètent et amplifient leur puissance symbolique.¹ Travail d'inscription, d'enracinement puis de reprise par réagencement en lieu et place subtilement matérialisé dans l'espace et le temps, au moyen d'une iconographie simple et accessible.

La nouveauté tient dans les images publiques des deux genres, au face à face de cette femme exemplaire sur les places des villages avec le poilu des monuments aux morts, toujours au garde à vous de l'ordre social et national. Aucun village en France qui n'ait vu ces figures sublimes du genre, dressées l'une vers l'autre, dos tournés, devant les façades des Ecoles de Jules Ferry, non loin des flèches couvertes d'ardoises des châteaux de village. Elle, Marie, lui, le soldat inconnu, tous deux uniques, offerts à tous, une fois pour toutes. Plus rarement et comme à l'écart de l'espace public, elle regarde son Fils en croix. Le film cherchera à saisir leurs regards, soutenus par les accents des voix des *Vespres de la Vierge* de Monteverdi.

Certes l'Eglise n'attend pas le XIXème siècle pour sortir la vierge du temple, elle l'a fait chaque fois qu'elle s'est sentie menacée. On a vu naître le culte Marial aux XIIème et XIIIème siècles, avec Bernard de Clairvaux, face à la poussée «des mouvements hérétiques», Vaudois de Lyon et du Midi, Cathares, et mêmes franciscains, dénonçant tous l'alliance de l'Eglise avec le Pouvoir politique et son oubli de l'idéal évangéliste et du vœu de pauvreté. Le culte de la Vierge reprend de la vigueur avec la contre-réforme au XVIème siècle, manifesté notamment par une iconographie religieuse abondante et riche. Vierges de la Renaissance, Piétas baroques. Au XIXème siècle, elle réapparaît donc, face à la montée de la classe ouvrière, de la République et des idées socialistes. Les missions se multiplient après 1854, année de promulgation par le Pape Pie IX dans la bulle *Ineffabilis Deus*, du dogme de l'Immaculée Conception. A cette occasion, de nouvelles vierges surgissent. Peut-être sont-elles plus souvent des vierges en Gloire, mais l'investigation est insuffisante pour attester de régularités de formes dans la statuaire.

D'une vierge à l'autre, d'un village à un autre, une idée force anime mes pérégrinations, celle de la relation que Marie entretient plus ou moins secrètement avec toutes les femmes. Au delà du modèle social, quelle force y puisent-elles ? Marie est-elle encore vivante au cœur de celles que je

¹ Un cas de signalétique au Moyen-Age : *Revue Urbanisme*, nov. 1983, n°198.

rencontrerai, au hasard de mes vagabondages ? Cette idée qui me rend légère, attentive à l'imprévu, va me conduire à prendre plusieurs chemins.

en chemin...

A peine ai-je commencé à tourner autour de cette jeune Vierge penchée sur son piédestal, seule au milieu de ce qui a du être un cimetière et qui n'est plus qu'un enclos en friche, qu'une petite vieille sort de sa ferme basse en briques crues et s'approche, avenante pour parler. Devançant toute question, elle se souvient fort bien quand on a mis cette Vierge à cet endroit, elle avait alors six ans : «il a eu des processions et des fleurs ; le curé bénissait les bâtiments, les troupeaux, les champs, le matériel agricole, cela prenait beaucoup de temps, tout le monde y était». Je calcule rapidement que cette vierge a du être érigée là vers 1925, peu de temps après que l'Eglise et l'Etat ne se soient séparés. «Après la guerre ça a repris le culte à Marie». Elle raconte comment chacun venait alors mettre un bouquet, encore quelques processions qui très vite s'égrainent, puis le culte s'efface, remplacé par rien. Le cimetière, car c'était bien un cimetière, a été déplacé, mais la Vierge, ici sans enfant, très haute et tête baissée, est restée sans gloire et sans honneur sous l'œil de cette petite bonne femme qui me dit s'appeler Marie et qui veille. Je ne la filmerai pas.

De l'autre côté du Tarn, rivière noire qu'on prononce « Tar » dans le Sud Ouest, à une croisée de chemin en sortant du village, bleue dans les tulipiers, suppliante et bienheureuse se tient cette Vierge. Elle a été offerte au village : «par mon père quand ma sœur aînée est entrée au couvent», m'explique une mère que je suis allée déranger chez elle. «Elle est sur notre terre, mais on lui fait encore des processions et cette année la commune va la faire repeindre et la remettre en état». Quelqu'un d'ici moulaient ces statues ? « Un artisan du village voisin, en a fait plusieurs, mais toutes sont différentes». Une jeune fille posait-elle pour le visage, une rosière peut-être ? Pourtant je crois en identifier les traits communs sous de minuscules variations d'un village à l'autre. Dans sa cuisine encastrée, devant sa fenêtre qui donne sur Marie de dos, elle hésite, ne sait pas bien si cela compte pour elle dans sa vie, un silence qui semble dire : je ne comprends pas ce que ça peut avoir pour vous d'intéressant, mais elle ne dit rien de cela tandis qu'elle s'affaire après ses enfants pour la promenade du Dimanche après-midi et que son mari regarde la télévision dans la belle salle de séjour toute moderne. Je suis de trop mais, poliment elle m'indique une dame du village qui saura, elle, me raconter des choses.

Comme elle est lente à prendre ce chemin la mémoire de ces femmes, comme si on touchait là des couches sédimentées, peu irriguées par la conscience ou les bavardages. Les anciennes osent et savent dire simplement quelque chose de Marie, parfois leur culte secret. Avec plus de temps et de présence tranquille en parlant ensemble, l'histoire des vierges reviendrait aussi aux plus jeunes. Pourtant je repars discrètement. Je n'ai pas le goût de bousculer la matière de ces mémoires, leur organisation propre à chacune qu'un effort de

mise en lumière risque de chanceler, laissant alors la tête comme un coffre de grenier, trop hâtivement fouillé.

Ce qui freine mon élan sur ce chemin, je le vois déjà, je le sais, tient à la certitude que Marie fait tenir ensemble les événements de la vie, ceux surtout qui brisent, déchirent et séparent les êtres et leurs projets. Derrière Marie coule la force de ces femmes croyantes, avec, en arrière-plan, un tableau de douleurs, de travail opiniâtre, d'espoirs déçus, d'attentes et de petits bonheurs, d'actions de grâce, dont aucune ne parle sans pleurer. La présence de Marie dans la vie des femmes s'inscrit là, au ras de la douleur. Je n'irai donc pas plus avant, à moins qu'une relation longue et durable d'échange et de respect ne me soit offerte. Marie est donc bien plus qu'un symbole de femme, elle est le soutien de l'expérience quotidienne ce qui fait tenir ensemble les jours et les heures en donnant sens à leur écoulement.

Tandis que je regarde et filme ces jeunes personnes impassibles et consentantes, soudain l'idée d'Inanna me traverse l'esprit. Une autre image du féminin, construite, élaborée, pensée par les Sumériens en des temps plus anciens. Ishtar, la grande déesse sensuelle et tendre, violente, exigeante, qui se confronte au pouvoir masculin, à l'ordre des Dieux, dominatrice, érotique et amoureuse, multiple, complexe. Les représentations qu'on en connaît, soulignent le corps dans son entier, seins, sexe, épaules, courbes des hanches, chevelure libre et abondante.² Devant moi se tient au contraire une femme sage et docile, sans sexe, à l'abri de toute représentation charnelle, de tout droit à la querelle, à l'échange, au non. Marie à jamais excisée symboliquement, payant de ce prix le droit d'être pensée dans le seul espace de l'intercession. Entre ces deux figures de Femme, le long et périlleux travail du catholicisme pour positionner le féminin quelque part dans le monde du Dieu unique, le Père. Transformation, appropriation aussi, dont nul ne sait de quoi est faite cette anthropophagie charnelle, spirituelle, émotionnelle, sorte d'alchimie qui intéresse peu la sociologie ou l'anthropologie religieuses.

Conduite par une main bienveillante, généreuse et sûre, j'arrive un jour jusqu'à Elise, dans son jardin, au-dessus des vignes et des pêchers, tourné vers le presbytère et l'église, jardin aux figes énormes, annonçant la fin de l'été.

La rencontre avec Elise va me rendre Marie plus proche. Pendant plusieurs années, Elise me fera partager l'intégrité de sa foi, la richesse de son intelligence du monde et des gens, l'échange affectueux de sa pratique mêlée de savoir subtil. Par elle, je comprends comment Marie, qui à cette étape de mon expérience de vie, est plutôt associée à une image de femme mutilée, peut bien pour d'autres, signifier chaleur bienheureuse où se ressourcer et reprendre force au quotidien. Une incorporation compliquée, nécessaire probablement, rappelant

² S.N. Kramer 1983. Le mariage sacré à Sumer et Babylone, traduit de l'anglais et adapté par Jean Bottéro, éd Berg International.

que l'être humain est aussi animé de croyances, toutes respectables, toutes élaborées et transmises, souvent aussi utilisées pour asservir.

Un matin de novembre, je trouve Elise assise à sa fenêtre, une pierre lisse et chaude dans chaque main, le dos tourné à l'écran de télévision «trop blanche». Elle accomplit son travail de méditation, par la prière. Ses doigts blancs se réchauffent aux cailloux tandis qu'elle dit ses prières, autrefois chantées en latin ou en occitan, quand elle était petite, prières que lui apprenait sa mère. «Mais je n'ai pas transmis», dit-elle, les sanglots toujours au bord. C'est là toute sa peine, la plus grande, celle qui est toujours prête à transformer en échec, sa vie pourtant tellement élaborée, tellement pleine.

«Je ne sais pas .. elle a peut-être tenu moins de place dans ma vie que Jésus. Quand j'ai été vraiment malheureuse, j'invoquais plutôt la croix, le Christ... il y a ... quand mon fils est tombé avec cette crise cardiaque que j'ai dit « ah Sainte Vierge, vous qui êtes mère, qui avez souffert, épargnez-moi cette misère». Et Elise pleure. Elle n'évoque pas le nom de Dieu en vain. «C'est un peu païen pour nous cette réflexion», me dit-elle, un jour où je lui rapporte ce que la mère d'une amie lui disait petite, « ne fais pas de grimaces, tu vas faire pleurer la vierge».

Sa foi, elle la vit «comme un face à face avec soi-même». Elle me le rappelle à l'occasion de la mort de ma mère, moi qui trouve alors souhaitable la rapidité du passage et presque consolant qu'elle n'ait rien éprouvé. «Non, affirme Elise gravement, ça n'est pas bien pour elle, car elle n'a pas eu le temps d'être face à elle-même». Longtemps je méditerai cette parole qui semblait venir du fond des âges, comme une psalmodie grave et sereine.

pas à pas, le montage ...

Sont-elles toutes pareilles ces vierges ? Pour moi qui les filme, pour l'amie monteuse qui les classe, chacune d'elles est connue, reconnue. Des détails de matière, de couleur, de traits du visage, quelques attributs, mais aussi des lieux, des espaces agricoles rocheux, des rives et des croisées de chemin, nous aident à les identifier, à les différencier, pour en parler entre nous. Certes la statuaire est limitée, pourtant, sans nous y attacher, sans chercher plus avant à savoir d'où viennent et où vont ces quelques types de vierges, des repères visuels et des contextes produisent un vocabulaire spontané qui met de l'ordre dans la floraison des prises de vues.

Les vierges toutes debout, les mains jointes, ressemblent souvent dans cette région à des Bernadette de Lourdes. Certaines portent l'enfant à gauche, d'autres plus rarement le tiennent sur le bras droit. En quoi sont-elles sœurs des piétas des tableaux baroques, ces petites paysannes simplettes ? Elles ouvrent les bras de chaque côté du corps en geste d'accueil, tête inclinée vers le bas ou regard tourné vers le ciel, sans douleur et sans émotion.

« Cette union en elle de la virginité et de l'humilité est admirable. Plus admirable encore en Marie, la fécondité unie à la virginité ..imitiez son humilité», énonce en voix off, Bernard de Clairvaux dans le film.

Celles qu'on appelle en Majesté, portant diadème, ressemblent parfois à des matrones ou des Directrices d'Ecole Publique. D'autres, dont le manteau claque comme une voile sous le vent d'une sourde colère, comme la Marie chantant Mozart, gardée pour la fin du montage, évoquent la défaite du sexe féminin dans la flûte enchantée.

Chacune prend peu à peu du sens d'être nommée. La Soviétique, grossière et lourde sous son dais de carreaux, plantée au bord de la route des Pyrénées, la farineuse, atone, sur laquelle l'une de nous, d'une voix blanche prononce : «Femme, terre, féconde sans sexe». Petite phrase ouvrant à toutes les interprétations qui s'appuie cependant sur le travail récent du groupe portant sur la question de l'Immaculée Conception. Les Portugaises en céramique, qui entreront sur l'écran au son des trompettes de Purcell. La vierge au pont, écrasant la tête du serpent, sur les terribles paroles de Bernard de Clairvaux .

«Quand Dieu disait au serpent en pensant à Marie, « je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, elle-même t'écrasera la tête. »

Toutes ces vierges se tenant par le bord du manteau nous entraînent vers les musiques sacrées, musiques longuement choisies, écoutées, découpées. L'Homme armé de Dufay, aux sonorités graves qui accompagnent les paroles du Pape Jean Paul II à Lourdes en 1983, musique glissant sur le corps des vierges perchées sur piédestal en briques ou s'accrochant à leur visage, sous les branchages.

*«Un signe grandiose a paru dans le ciel,
une femme ayant le soleil pour manteau ».*

Monteverdi encore et toujours, à cause des voix de haute-contre, harmonieuses et jubilatoires, résonnant dans le face à face de Marie en majesté et du Christ en croix, en contre bas du talus d'un chemin de campagne, sous une fragile lumière de fin de journée, sans temps, ni âge, ni même lieu.

Pas à pas se concrétise le montage de la bande images avec celui de la bande sons, nourries l'une l'autre des échanges à quatre, cette fois toutes rassemblées, enfermées en lieu sûr, des heures sur nos textes, nos micros, nos musiques, nos tables de mixage, avec chronomètres, ciseaux, timbres et colle,

dans le noir et la nuit, afin d'homogénéiser toutes les sources et leurs flux. Plus tard ce travail artisanal se prolongera à deux, puis seule pour finir.³

Au bout du chemin, le document filmique réduit et condensé porte sur lui toutes les marques du voyage. Ces marques bonnes et mauvaises de la démarche du travail audiovisuel d'une époque par son outillage technique, devenu, depuis, de plus en plus léger. Gardent-elles la saveur des balbutiements d'hier ? La saine philosophie du plaisir de la route plus que celui de l'escale nous a tout de même bien soutenue.

Conclusion

quelques usages de l'image

Il faudrait encore évoquer le travail d'écriture et de technique du montage. Cette mise en correspondance des images, des sons, des sens qui obéit au seul souci de montrer, montrer sans démontrer, sans imposer une lecture, ou du redoublement de sens. Le film sociologique ne devrait-il pas chercher à écrire avec des images justes, mais sans étouffer l'imaginaire sous trop de sens. Un bon montage serait peut-être, pour un film sur le social, celui qui permettrait un acte individuel de déchiffrement, indiquant et soulignant quelques petites choses, agencées de manière à susciter la réflexion, ayant fait le deuil de vouloir tout dire et tout montrer.

Remarquons, pour finir, que la place occupée par les documents audiovisuels dans la production des connaissances sociologiques est très réduite aujourd'hui encore, quelque vingt ans après mes premières expériences, aussi bien dans la recherche que dans l'enseignement. Pourtant cette forme de parole sociale peut avoir une écoute plus large que l'écrit. Son impact l'apparente aux moyens de transmissions orales qui laissaient large place à l'imaginaire et contribuaient cependant à construire les représentations collectives et les rapports au monde.

Parce qu'elle permet une diffusion collective, cette forme de produit de recherche peut toucher un public non spécialistes, beaucoup plus étendu que celui des rapports de recherche. Elle permet aussi un retour de la recherche aux chercheurs sous la forme de la critique donnée par les acteurs sociaux, ceux du terrain et les autres, alliant connaissance et reconnaissance. Enfin, les documents audio-visuels pourraient sortir la recherche sociologique de son usage bureaucratique et contribuer ainsi à ajuster la connaissance qu'une société se fait d'elle-même.

Fiche du document video

³ Le document intitulé « Une femme exemplaire sur la place », a été filmé avec une caméra NIZO, monté en super 8 couleur pellicule, 15mn, 1984. Images et repérage Monique Haicault, montage Cévanne Haicault, coréalisation Monique Haicault, Cévanne Haicault, Marie Laure Arripe, Annick Jaulin. Une version VHS a été déposée à la médiathèque d'Ottawa.

Fiche du document Video

Titre Une femme exemplaire sur la place

Auteur : Monique Haicault, contribution : Marie Laure Arripe, Annick Jaulin, montage Cévanne Haicault

Résumé : Dans le Sud Ouest de la France, des représentations de Vierge Marie sur les places des villages, à la croisée des chemins témoignent de la construction d'un imaginaire social au delà du religieux qui édifie une image de femme : Bonne Epouse-Bonne Mère qui deviendra la figure centrale de la famille en pleine recomposition-reconstruction tout au long du 19 e siècle.

Langue : français

Date de production : 1984 GRIEF Université Toulouse 2

Date d'enregistrement 1982 avec une caméra Nizo super 8 couleur pellicule, remonté en VHS, puis numérisé

Durée : 15 mn

Domaine : sciences sociales, imaginaire social, modèles sociaux

Financement : aucun , moyens personnels de l'auteur

Mots clés : imaginaire, virginité et politique, famille